

La littérature, une emblématique de la transdisciplinarité

par

Françoise BIANCHI

*« Parcél à la pensée même,
le philosophe ne cherche que
l'unité et la trame éternelle
sous le jeu des apparences »*

André Suarès ¹

Comment oser, dans cette époque où triomphe la puissance de la technique, quand la science atteint à ces raffinements de langage intraduisible au néophyte et s'aventure à parler l'essence des choses, comment oser invoquer encore tout simplement la littérature et sa langue ordinaire, pour prétendre surtout qu'elle s'adresse en nous au plus profond des origines de l'espèce, et que le trajet de son histoire pourrait peut-être nous rendre à cette unité de la connaissance, perdue, depuis que nous construisons, sans jamais atteindre le Ciel, la tour de Babel de nos spécialités ?

On pourrait également prétendre avec quelque raison que c'est la science qui pose aujourd'hui les vraies questions sur l'Être, et que c'est la technique qui résout celles des étants, réduisant ainsi la place et la portée de la littérature à celle d'une efflorescence, charmante certes, mais sans prise véritable sur la réalité de nos interrogations.

Or, je voudrais simplement tenter d'occuper maintenant le site de la littérature, pour montrer très succinctement qu'elle est emblématique de ce qui n'est ni une discipline, ni un simple mot, mais peut-être un chemin, une mé-

1. André SUARÈS, *Idées et Visions*, « Art et Matière », Paris, Emile-Paul Frères, 1920, p.257.

thode pour retrouver cette unité de la connaissance, et qui nous occupe aujourd'hui, la transdisciplinarité.

Pour faire bref, la réflexion sur la nature de la littérature, une incursion dans ses origines, puis l'inventaire des outils qui tentent de la saisir m'ont paru pouvoir fournir une heuristique de la transdisciplinarité. Reste à déterminer si ce chemin vaut aussi pour d'autres – non pas disciplines – mais pour d'autres modes d'être au monde, propres à l'homme, propres à ses voies d'abstraction.

I — L'enracinement anthropologique de la littérature et l'unité de la Connaissance

L'art, on le sait, n'est pas réductible à n'importe quelle autre émergence de l'homínisation, puisque l'anthropologie nous confirme qu'il manifeste l'apparition de l'interrogation sur le Sacré, laquelle s'exprime aussi dans l'espèce par les croyances et les rites religieux ².

La tradition orale qui l'accompagne, avec ses cortèges de mythes, vise comme l'art à maîtriser le réel naturel ou social en prétendant agir sur les images du réel. Les rites de chasse ou d'initiation aux normes du clan, à la loi sociale qui pose les interdits faisant accéder à l'humanité, créent un ordre qui codifie le réel, et fixe la place de l'homme au sein des forces obscures que l'on désigne pour les maîtriser³:

Peu importe que cette maîtrise demeure imaginaire – la chasse peut être infructueuse, et la loi n'est pas toujours respectée. L'art et les mythes touchent surtout aux représentations du réel qu'ils codifient ou modifient, c'est selon, plutôt qu'ils n'agissent sur le réel en soi.

L'action sur le réel passe là d'abord par l'action sur les représentations du réel. L'art et la tradition orale sont donc des dérivés de la magie et ils relient

2. Voir à ce sujet notamment : Edgar MORIN, *Le paradigme perdu. La nature humaine*, Paris, le Seuil, 1973, et Yves COPPENS, *Pré-ambules. Les premiers pas de l'homme*, Paris, Odile Jacob, 1988.

3. Voir à ce sujet notamment : Edgar MORIN, *Le paradigme perdu. La nature humaine*, op.cit. et Mircea ELIADE, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard 1963 folio-essais, 1988.

L'Homme au Grand Tout en lui assignant une place dans le cosmos ⁴.

Bien sûr, la maîtrise effective du réel a pris également d'autres formes avec la fabrication des outils, mais à l'origine il y a une profonde unité de la Connaissance qui procède de l'interrogation sur le Sacré, sur le mystère, qui procède de « la conscience traumatique de la mort » ⁵, de l'interrogation sur l'Être dont les voies ne cesseront de se diversifier et de gagner en abstraction. Peut-être la science dans ses raffinements actuels, et du moins pour certaines de ses branches, en est-elle un des avatars ?

La littérature aussi procède de cette interrogation et s'enracine dans ces formes anthropologiques archaïques. Les travaux de Propp ⁶ et de Lévi-Strauss ⁷ notamment ont montré qu'elle réfère, pour les contes, à des fragments manifestes de rites d'initiation ayant perdu leur sens sacré, et pour les romans à des myèmes universels, c'est-à-dire à des unités signifiantes structurant les mythes. Comme eux, elle fixe des normes, énonce des lois et manifeste ce qui advient dans des situations exemplaires où les codes sociaux sont transgressés.

Elle assure donc aussi une fonction anthropologique essentielle ⁸ qui renvoie à cette unité perdue de la Connaissance. Elle aussi relie l'homme au cosmos en formulant ses questions fondamentales, elle fixe enfin sa place dans l'Univers, elle propose, pour les oeuvres les plus fortes, une vision du monde. Et sans doute la science d'aujourd'hui, dans ses formes les plus sophistiquées, ambitionne-t-elle également cette visée par les moyens qui lui sont propres.

Cette unité de la Connaissance que je repérais au début, à l'origine de l'humanisation, perdue donc par-delà l'émiettement et la multiplication des savoirs, et témoigne sans doute de ce que Jung désigne comme « un archétype du

4. Voir à ce sujet notamment : Edgar MORIN, *L'Homme et la mort*, Paris, le Seuil, coll. Points, 1970.

5. *Ibid.*

6. Vladimir PROPP, *Morphologie du conte*, Paris, le Seuil, 1965 et 1970, (trad.fr.) p.131. et *Les racines historiques du conte merveilleux*, Paris, Gallimard, 1983, (trad.fr.) p.470 et suivantes

7. Claude LEVI-STRAUSS, *Mythologiques* (tome III), *L'origine des manières de table*, Paris, Plon, 1968, p.69 à 109.

8. Voir à ce sujet notamment : Edgar MORIN, *Le cinéma ou l'homme imaginaire*, Paris, les éditions de Minuit, 1956.

Sens »⁹ qui fonderait la nature humaine. D'une branche de la connaissance à l'autre, d'une discipline à l'autre, ce qui se construit maintenant, c'est l'unité de la Connaissance qu'assuraient autrefois, la magie, la religion, l'art, le mythe aussi, tout ce qui permettait de construire le sens.

II — La littérature comme objet d'étude

Mais la littérature n'assume pas uniquement cette fonction anthropologique de « reliance », elle ne réfère pas uniquement à cette unité de la Connaissance, elle est aussi devenu, dans l'histoire de la littérature, un objet d'étude.

De même qu'à la fabrication d'outils succède l'étape de l'invention d'outils pour fabriquer des outils et des niveaux de réflexivité s'y affèrent, l'autonomisation de la réflexivité philosophique, en particulier, transforme en objets d'étude les outils antérieurs de la réflexivité.

Quels sont donc les nouveaux outils qui vont tenter de rendre compte de la nature, de la fonction et de la singularité de la littérature, par opposition aux autres activités de connaissance dont les outils de légitimation sont la logique et la cohérence mathématique notamment.

On invoque d'abord en littérature le don du Ciel, l'inspiration, le « génie » pour prétendre expliquer cette forme de relation au réel qui serait réservée à l'élite des « inspirés », et l'on voit bien par là que le fantôme du « daimon » ou les muses du poète réfèrent à l'antique magie.

Puis se constituent des méthodes plus rationalistes, plus formalisées¹⁰ qui prétendent traquer la singularité de l'oeuvre littéraire en l'inscrivant dans un cadre d'explication sans recourir à la nature transcendante de l'inspiration. On codifiera d'abord les genres et les normes propres à l'imitation (Boileau)¹¹. Puis les écoles critiques successives expliqueront l'oeuvre par la biographie

9. Carl-Gustav JUNG, *Les racines de la conscience*, Olten, Verlag, 1953 et Paris, Buchet-Chastel, 1971 (trad.fr.).

10. A ce sujet voir notamment : Daniel BERGEZ, *L'explication de texte littéraire*, Paris, Bordas, 1989.

11. BOILEAU, *L'art poétique* (1674).

(Sainte-Beuve¹²), par « la race, le milieu, le moment » (Taine¹³), par l'histoire ou la sociologie donc, par le rapport des forces au sein d'une économie (Lukacs¹⁴), par la lutte des classes (Lucien Goldmann¹⁵), par la référence à un inconscient singulier ou collectif (Charles Mauron¹⁶, Marthe Robert¹⁷) à la mythocritique et la mythanalyse¹⁸ ou encore y verront une ruse de la structure du langage qui parlerait en nous ou dans notre dos (Lacan, Jakobson).

Mais, si les écoles critiques successives parviennent bien sans doute à saisir des déterminations qui se manifestent dans l'oeuvre, elles se prononcent en fait sur une oeuvre qui est déjà là. Reste le problème toujours renouvelé et qui leur échappe de ce qui le fait advenir. Reste le problème de la création.

Plus récemment, les travaux de théorie littéraire¹⁹ qui systématisent la typologie des textes et leur fonctionnement fournissent des recettes pour créer à volonté (on dit, en didactique, « produire » des textes), en exploitant un canevas auquel on applique des normes, ce qui tendrait à démystifier la création. Mais suffit-il de produire du texte pour produire du « génie » ? Proust ou Borgès peuvent-ils sortir comme Minerve d'un programme d'ordinateur ? Certains s'y sont essayé.

Les chemins de la critique ont donc prétendu formaliser les processus de la création, tout comme sans doute on peut rêver de formaliser ceux de l'invention.

Et sans doute on retrouverait dans l'histoire de la pensée scientifico-

12. SAINTE-BEUVE, *Critiques et Portraits littéraires* (1836-1839) Paris, Laffont, Coll. Bouquins, 1993.

13. TAINÉ, *Essais de Critique et d'Histoire* (1858), puis *Nouveaux Essais* (1865) et *Derniers Essais* (1894).

14. LUKACS, *Le roman historique*, Paris, P.B.P. 1965.

15. Lucien GOLDMANN. *Le Dieu caché. Etude sur la vision tragique dans les Pensées de Pascal et dans le théâtre de Racine*, Paris, Gallimard, 1955.

16. Charles MAURON, *Des Métaphores obsédantes au mythe personnel. Introduction à la psychocritique*, Paris, Corti, 1962.

17. Marthe ROBERT, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Grasset, 1992.

18. Pierre BRUNEL, *Mythocritique. Théorie et parcours*, Paris, PUF, 1992, Gilbert DURAND, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 1969, rééd. Bordas, 1984.

19. Pour une synthèse des problèmes, voir à ce sujet notamment : *Théorie littéraire*, ouvrage collectif, PUF, coll. fondamental, Paris, 1989.

technique²⁰, comme dans celle de la création littéraire, des approches biographiques (Max Planck²¹, Raymond Poincaré²²), sociologiques (Thomas Kuhn)²³, d'inspiration psychologique ou d'implications psychanalytiques (Gérald Holton²⁴, Hadamard²⁵), ou linguistico-logiques (Karl Popper²⁶) qui tentent d'expliquer la nature et la fonction de ce produit de l'espèce humaine que je nomme ici pour plus de commodité « la science », sans entrer dans sa diversité.

Mais il s'agit bien, ici aussi, de rendre compte de l'invention quand elle est déjà là, non d'en anticiper les modes, sauf à poser des hypothèses dont on tentera plus tard d'établir la validité.

On observera alors que les outils qui permettent de penser la nature de la science comme de la littérature, ou leur fonction dans l'espèce et dans une société donnée, sont des outils transdisciplinaires, en cela qu'ils sont empruntés à d'autres disciplines que celle dont on veut parler : les sciences humaines pour rendre compte de la création littéraire et de l'invention scientifique ; la littérature ou les mathématiques pour rendre compte des sciences humaines notamment ; ces dernières cherchent parfois leur légitimité dans la mesure ; et la théorisation dans les sciences ne fait pas toujours l'économie du recours au langage ordinaire, à la narrativité, et surtout aux figures, (un numéro de *Communications*²⁷ nous le rappelait récemment, des travaux existent à ce sujet²⁸ et on connaît l'échec de l'École de Vienne dans sa tentative de formali-

20. Pour ce terme voir Jean DESCHAMPS, *Savoir et/ou Pouvoir ; essai sur la démarche scientifico-technique*, PUP, 1996.

21. Max PLANCK, *Autobiographie scientifique*, trad. préface et notes par André George, Paris, Albin Michel, 1960.

22. Raymond POINCARÉ, *L'Invention mathématique*, Paris, Flammarion, 1908.

23. Thomas KUHN, *La Structure des révolutions scientifiques* (1962) ; University of Chicago Press, 1970, et Paris, Flammarion, coll. Champs, 1983.

24. Gérald HOLTON, *L'Imagination scientifique*, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des sciences humaines 1981, (trad.fr.).

25. HADAMARD, *Essai sur la psychologie de l'invention dans le domaine mathématique*, Paris, Gauthier Villars, coll. « Discours de la Méthode », 1978.

26. Karl POPPER, *La connaissance objective* (1972), Paris, Ed. Complexe, 1982, 2e ed.

27. *Communications*, « L'écriture des Sciences de l'homme », n° 58, Paris, le Seuil, mai 1994.

28. Vincent BERDOULAY, *Des mots et des lieux. La dynamique du discours géographique*, Paris, Editions du CNRS, coll. Mémoires et Documents de géographie, 1988. Solomon MARCUS, « Why expressive and suggestive metaphors in the scientific language », *Revue*

sation absolue du langage scientifique).

Vous observerez que je n'aborde ici d'aucune manière le problème de la Vérité. Il est tout au plus question d'interroger la production des données des disciplines.

La transdisciplinarité pourrait donc nous apparaître alors comme une forme analogique du théorème de Gödel, et je ne prétends pas bien sûr transposer un concept mais métaphoriser un principe : une discipline, pour parler d'elle-même, devrait faire appel au langage d'autres disciplines. La transdisciplinarité, ce serait tout bonnement le chemin de l'épistémologie d'une discipline donnée, dont les outils propres, ceux de la logique et de la cohérence de son langage renseignent effectivement sur son degré de compacité, mais qui, pour trouver le méta-point de vue²⁹ d'où se penser elle-même, emprunte ailleurs des outils nouveaux.

III — Les figures du langage

Reste enfin que l'essence de la littérature, c'est le pouvoir du langage, et je ne parle pas ici des fleurs de la rhétorique qui occupent le *Gorgias*. Autrement dit, je ne parle pas de l'art d'emporter la conviction.

Il s'agit plutôt de soulever le problème posé par l'existence et la valeur opératoire de ces structures langagières paradigmatiques³⁰ héritées³¹ d'une épistémè³² et dans lesquelles, avec lesquelles nous parlons en langage ordinaire, sans nous savoir déterminés par les découpages qu'elles opèrent dans nos représentations. Edgar Morin a excellemment montré comment le paradigme de

roumaine de linguistique, tome XXXV, 1990, p.27 à 42, et « Creative metaphors in the scientific language » in *Hommage à Eugenio Coseriu*, Editions de l'Université Tomis, Constança, 1994 (Roumanie), p.233 à 251.

29. Pour cette notion voir Edgar MORIN, *La Méthode* (III), *La Connaissance de la Connaissance*, Paris, Le Seuil, 1986.

30. Voir à ce sujet Edgar MORIN, *La Méthode* (IV), *Les Idées*, Paris, Le Seuil, 1991.

31. Voir à ce sujet : Françoise BIANCHI, *Le rôle de la métaphore dans la théorisation scientifique*, DEA Pau, 1992 (polycopié).

32. Voir à ce sujet, Michel FOUCAULT, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966 et *L'archéologie du Savoir*, Paris, Gallimard, NRF, 1969.

disjonction formulé par Descartes nous conduit à penser les choses, les concepts, en couple d'oppositions³³ ; et nous opposons notamment culture littéraire et culture scientifique, quand une incursion dans leur histoire nous révèle au contraire la complémentarité de leur discours derrière les antagonismes apparents, et même les parentés de leur évolution.

Ces paradigmes déterminent profondément et inconsciemment nos représentations, et peut-être également la structure mentale des individus d'une société donnée, ce que Cornelius Castoriadis nomme son imaginaire social³⁴. Ces paradigmes sont transversaux. Ils sont à l'oeuvre dans les représentations, et dans le langage, quel que soit le domaine considéré. Les périodes de changement paradigmatiques sont des périodes de rupture, de crise qu'on trouve aussi bien dans l'histoire des sciences que dans l'histoire de l'art³⁵. Il faudrait pouvoir en repérer les signes, non seulement dans les changements de modélisation (et je pense notamment aux travaux en cours sur les modélisations de la complexité³⁶), mais également au niveau du langage, et du rôle joué dans la théorisation par les glissements de sens qu'opèrent des figures privilégiées et pourtant les plus courantes qui soient, la métaphore en particulier, dont on peut conjecturer qu'elle assure le passage au concept³⁷ avant la formalisation de ce dernier. La création littéraire et l'invention scientifique, c'est le sens qui se construit dans le jeu des figures, même si pour la science c'est la formalisation mathématique qui donne au savoir son opérativité.

La transdisciplinarité finalement ne tient pas uniquement à l'histoire des origines de la Connaissance ; elle ne véhicule pas uniquement les outils pour comprendre son unité ; elle est peut-être aussi le langage à l'oeuvre dans l'invention, dans la façon dont nos structures mentales créent le nouveau dans sa radicalité.

33. Voir notamment Edgar MORIN : « Les Idées » interview par Françoise BIANCHI, in *Les défis de la complexité - Vers un nouveau paradigme de la connaissance ?* ouv. coll. Paris, l'Harmattan, 1994, p.195 à 206.

34. Voir à ce sujet Cornelius CASTORIADIS, *L'institution imaginaire de la Société*, Paris, Le Seuil, coll. Esprits, 1975.

35. Voir à ce sujet notamment Georges MATHIEU, *De la révolte à la renaissance*, Paris, Julliard, 1963 et Paris, Gallimard, coll. Idées, 1972 et plus précisément : « D'Aristote à l'Abstraction Lyrique » (1959), *Ibid*, p.205 à 226.

36. Jean-Louis LE MOIGNE, *La modélisation des systèmes complexes*, Paris, Dunod, 1990.

37. Françoise BIANCHI *Le rôle de la métaphore dans la théorisation scientifique*, op.cit.

On l'aura compris, la transdisciplinarité pour moi, ce n'est pas un mot magique, ni une discipline, ni une nouvelle religion, ni une façon de relégitimer la Tradition. C'est un chemin pour connaître la Connaissance.

Cette unité perdue de la Connaissance que je mentionnais au début, nous n'en éprouvons pas que la nostalgie, nous en éprouvons aussi le besoin. Alors que nos savoirs, comme nos institutions, comme nos vies sont éclatés, et parce que nos processus mentaux nous permettent de traiter cet éclatement, c'est-à-dire de vivre comme une personne unifiée, peut-être pouvons-nous parier, du moins c'est un programme de travail possible³⁸, que cette unité du processus mental se situe dans la construction du sens, laquelle s'opère dans le langage, dans les formes qui la constituent, et dont la littérature manifeste les épiphanies.

38. Pour cette notion voir notamment Alan F. CHALMERS, *Qu'est-ce que la science ?* Paris, La Découverte, coll. Sciences et Société, 1987; trad.fr. et « Les programmes de recherche », *ibid.*, p.107 à 120.